



HAL
open science

Vitae Caesarum et histoire impériale : Rome au miroir de ses princes

Stéphane Benoist

► **To cite this version:**

Stéphane Benoist. Vitae Caesarum et histoire impériale : Rome au miroir de ses princes. *L'Antiquité classique*, 2007, 76 (1), pp.205-220. 10.3406/antiq.2007.2633 . halshs-02479927

HAL Id: halshs-02479927

<https://shs.hal.science/halshs-02479927>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vilae Caesarum et histoire impériale : Rome au miroir de ses princes

In: L'antiquité classique, Tome 76, 2007. pp. 205-220.

Citer ce document / Cite this document :

Benoist Stéphane. Vilae Caesarum et histoire impériale : Rome au miroir de ses princes. In: L'antiquité classique, Tome 76, 2007. pp. 205-220.

doi : 10.3406/antiq.2007.2633

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/antiq_0770-2817_2007_num_76_1_2633

***Vitae Caesarum* et histoire impériale : Rome au miroir de ses princes**

Je retiens pour débiter cette chronique impériale une anecdote très significative qui nous est rapportée par Suétone dans sa *Vie d'Auguste*. Elle éclaire quelques aspects importants du rapport entre le biographe et son objet d'étude, en l'occurrence entre un membre de l'élite romaine, au service du prince régnant en sa chancellerie du Palatin, et une histoire impériale qu'il a décidé de raconter par l'intermédiaire des portraits des empereurs qui se sont succédé au pouvoir, depuis César jusqu'à Domitien. Ayant déniché une antiquité qui lui permet de prouver le surnom porté par le jeune Octave, le chevalier Suétone offre à son prince Hadrien cette petite statuette en bronze d'Auguste enfant qui prendra désormais place dans le laraire de l'empereur¹. Je ne m'intéresserai guère dans le cas présent aux implications culturelles d'une telle pratique² mais soulignerai tout l'intérêt pour l'historien de Rome et du pouvoir impérial plus particulièrement d'être conscient de ces rapports intimes noués entre « princes et poètes » qui sont une des clés de lecture pour les enjeux de composition et de mise en regard des règnes sur une plus longue période. Le fondateur du régime du principat, puis quelques bons empereurs avérés sont autant de références, explicites ou implicites, pour la compréhension de nombreux passages rédigés en réaction contre les comportements réputés déviants et condamnables des mauvais empereurs. De Suétone à l'auteur de l'*Histoire Auguste*, les mêmes références sont mises à contribution pour étayer ce fameux modèle du prince idéal décliné en deux antithèses, l'*optimus princeps* d'une part et son repoussoir le tyran d'autre part. Caligula, Néron, Domitien sont des figures souvent présentes dans les biographies des princes des II^e et III^e siècles du principat. Des très célèbres effets de miroir des XVII^e et XVIII^e vies de l'*Histoire Auguste*, celles d'Élagabal et de Sévère Alexandre, aux relectures érudites des citations de la *Vita Cari* les Césars du premier siècle du principat et leur biographe Suétone apparaissent comme des références obligées pour la plupart des auteurs des siècles suivants et tout particulièrement celui de l'*Histoire Auguste*³. De

¹ Suétone, *Divus Augustus*, VII, 2 : *Thurinum cognominatum satis certa probatione tradiderim nactus puerilem imagunculam eius aeream ueterem ferreis et paene iam exolescentibus litteris hoc nomine inscriptam, quae dono a me principi data inter cubiculi Lares colitur.*

² Il me suffit de renvoyer aux quelques remarques récentes sur une telle pratique dans S. BENOIST, "Images des dieux, images des hommes. Réflexions sur le 'culte impérial' au III^e siècle", dans M.-H. QUET (dir.), *La « crise » de l'empire romain de Marc Aurèle à Constantin*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 27-64, en part. p. 53-59.

³ Il me suffira concernant l'influence de Suétone et la pratique des jeux érudits portant sur la dénonciation des travers des mauvais princes de renvoyer aux études d'A. CHASTAGNOL consacrées à la *Vita Cari*, désormais réunies en un volume : "Trois études sur la *Vita Cari* : Les 'Nova spectacula' (Car. 19) ; II. Nemesianus et Calpurnius ; III. *Carinus effeminatus* (Car. 16,

même, la conception de l'histoire d'un Tacite ou celle d'un Dion Cassius se rencontre dans une approche équivalente des acteurs éminents du principat que sont les différents titulaires de la *statio* d'*Imp(erator) Caesar Augustus*. L'un et l'autre ont pratiqué d'une manière ou d'une autre la biographie, d'un beau-père ou d'un *dominus noster*, d'Agriola ou de Septime Sévère, dans le contexte des guerres civiles et des circonstances favorables à l'avènement de ce dernier. Quand ce n'est pas la tradition manuscrite qui nous livre une version byzantine de l'*Histoire romaine* de Dion qui s'apparente à la succession de *uitae* en particulier pour les trois derniers livres⁴. Depuis les figures tutélaires des *imperatores* du dernier siècle de la République jusqu'au pouvoir impérial héritier du modèle politique issu de la guerre civile et des projets augustéens, Rome vit désormais, au sein d'une société politique encore fortement aristocratique, au rythme d'une succession impériale dont la moindre des illustrations n'est pas l'omniprésence de l'image du prince dans les cités de l'empire, de l'*Vrbs* jusqu'aux confins provinciaux. Cette identification du destin de Rome et du monde romain au sort du titulaire de la fonction impériale n'est pas que l'effet d'une distorsion de nos sources, mais bien le résultat d'une appropriation réussie, qui s'est affirmée très progressivement, du passé d'une cité-État au présent impérial d'une capitale s'identifiant bien souvent à sa fonction de résidence du souverain⁵.

C'est en partant de six publications récentes consacrées aux empereurs romains du I^{er} siècle de notre ère⁶ que je me propose d'exposer les problèmes métho-

1-5)”, *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1972-1974*, Bonn, 1976, p. 75-90 ; “Quatre études sur la *Vita Cari*”, *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1977-1978*, Bonn, 1980, p. 45-71 ; “Études sur la *Vita Cari*, VIII : Carin et Élagabal”, *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1979-1981*, Bonn, 1983, p. 99-113 ; “Études sur la *Vita Cari*, IX : *Non est meus*”, *Historiae Augustae Colloquium Genevense 1991*, Bari, 1994, p. 89-99 ; “Études sur la *Vita Cari*, X : Les *editores* romains et la dilapidation des patrimoines sénatoriaux”, *Historiae Augustae Colloquium Barcinonense 1993*, Bari, 1996, p. 165-183 = *Le pouvoir impérial à Rome : figures et commémorations. Scripta varia IV*, École pratique des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques, Hautes Études du monde gréco-romain, Genève, Droz, 2007, p. 13-103.

⁴ À propos des travaux préalables de Dion, depuis sa mise au point ancienne dans *A Study of Cassius Dio*, Oxford, 1964 [réimpression anastatique 1999], F. Millar a repris le dossier après les propositions de M. Sordi, la datation des débuts de l'œuvre, de sa préparation et de sa rédaction, de l'essai sur les guerres civiles à une version définitive, dans “Rome in Greek Culture : Cassius Dio and Ulpian”, dans L. TROIANI et G. ZECCHINI (éd.), *La cultura storica nei primi due secoli dell'Impero romano*, Rome, L'« Erma » di Bretschneider, 2005, p. 17-40, part. p. 29-35.

⁵ Sur tous ces aspects, je renvoie à S. BENOIST, *Rome, le prince et la Cité. Pouvoir impérial et cérémonies publiques (I^{er} siècle av.-début du IV^e siècle ap. J.-C.)*, collection *Le Nœud Gordien*, Paris, PUF, 2005

⁶ Fik MEIJER, *Emperors don't die in bed*, Londres-New York, Routledge, 2004. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, VIII-183 p., 2 cartes, 5 pl. Prix : 14,99 £. ISBN 0-415-31202-7 ; David SHOTTER, *Tiberius Caesar*, Londres-New York, Routledge, 2^e éd., 2004. 1 vol. 14 x 21,5 cm, XIII-109 p., 9 fig. (LANCASTER PAMPHLETS IN ANCIENT HISTORY). Prix : 9,99 £. ISBN 0-415-31946-3 ; Sam WILKINSON, *Caligula*, Londres-New York, Routledge, 2005. 1 vol. 14 x 21,5 cm, VIII-110 p., 3 fig. (LANCASTER PAMPHLETS IN ANCIENT HISTORY). Prix : 9,99 £. ISBN 0-415-34121-3 ; Edward CHAMPLIN, *Nero*, Cambridge (Mass.)-Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 2003. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 346 p., 5 fig., 5 cartes. Prix : 19,95 £. ISBN

dologiques que rencontre toute histoire de Rome fondée sur la narration d'un règne et les résultats obtenus par les biographes des *principes* en ce début de troisième millénaire. Ces ouvrages abordent diversement la figure impériale de ces premiers successeurs d'Auguste, qu'il s'agisse de tyrans réputés, Caligula et Néron, d'un mauvais empereur suspecté, Tibère, ou bien d'un prince considéré comme une transition sans consistance particulière, Nerva. Dans tous les cas, que le plan d'étude retenu soit plus particulièrement chronologique ou bien favorise une démarche plus thématique et programmatique, l'avènement, les circonstances factuelles tout comme les modalités de collation des pouvoirs, puis l'entourage impérial et les rapports entre le prince et les élites, chevaliers et sénateurs, enfin les enseignements que l'on peut tirer des politiques menées, et de leur perception par les modernes au moyen des sources parvenues jusqu'à nous, sont des passages obligés pour une réflexion parfois renouvelée sur une période de l'histoire romaine plutôt bien documentée. Assurément, il est difficile de faire du neuf, si tant est que ce soit un objectif à atteindre pour l'historien, quand on travaille sur la période julio-claudienne ou les tout débuts de la période antonine, à savoir le bilan du règne de Domitien et les événements consécutifs à son assassinat. Toutefois, les angles d'approche privilégiés pour étudier ce premier siècle du principat, ou bien le thème de la mort du prince pour un vaste panorama d'une histoire impériale des origines à la fin de l'Antiquité, sont de nature à favoriser, au-delà d'une présentation des livres qui font l'objet de cette chronique, quelques réflexions sur la pratique du métier d'historien, ses méthodes, ses enjeux et ses résultats.

Je suivrai par commodité l'ordre chronologique des sujets traités pour présenter les six ouvrages recensés en débutant toutefois par celui qui propose la synthèse la plus vaste, embrassant toute l'histoire romaine impériale. C'est également l'ouvrage qui peut laisser le plus perplexe. Traduction anglaise d'une étude parue en néerlandais en 2001, cette histoire de la succession impériale proposée par Fik Meijer s'intitule très opportunément « Les empereurs ne meurent pas dans leur lit » ! En douze étapes, l'auteur déroule une histoire de Rome qui s'articule, de dynasties en dynasties, selon la succession des morts des souverains. L'auteur énonce clairement les objectifs assignés à cette chronique impériale abordant tout autant la vie privée que la vie publique des empereurs. Chaque notice offre au lecteur « in my own words » (p. 5) un récit de la mort des empereurs nourri principalement par les sources littéraires (mentionnées à chaque fois en appendice) et quelques éclairages fournis par les auteurs modernes. Si ce travail de l'historien, chargé de « sélectionner les versions les plus plausibles » (p. 5), peut être utile à un lecteur curieux d'une histoire impériale qu'il aurait pu fréquenter par l'intermédiaire du roman ou des œuvres cinématographiques, il n'est pas certain qu'il remplace la lecture d'un bon classique, Suétone ou

0-674-01192-9 ; Jean-Michel CROISILLE et Yves PERRIN (Éd.), *Neronia VI. Rome à l'époque néronienne. Institutions et vie politique, économie et société, vie intellectuelle, artistique et spirituelle*. Actes du VI^e Colloque international de la SIEN (Rome, 19-23 mai 1999). Bruxelles, Latomus, 2002. 1 vol. 16 x 24 cm, 604 p., 28 pl. (COLLECTION LATOMUS, 268). Prix : 96 €. ISBN 2-87031-209-1 ; John D. GRAINGER, *Nerva and the Roman Succession Crisis of AD 96-99*, Londres-New York, Routledge, 2003 [2004]. 1 vol. 15,5 x 25,5 cm, xxvii-162 p., 4 pl., 7 cartes. Prix : 17,99 £. ISBN 0-415-34958-3.

l'Histoire Auguste, aisément accessibles en traduction et fort bien annotés ou introduits afin de proposer au non-spécialiste des interprétations rigoureuses des récits et anecdotes privilégiés par les biographes. Quoi qu'il en soit des choix éditoriaux de Routledge, qui s'est spécialisé dans la publication de synthèses sous un format très accessible pour le public anglo-saxon, le présent bréviaire déçoit tant la nourriture fournie peut sembler limitée. L'erreur d'identification du prince jeté au Tibre en 69, Vitellius et non Othon, répétée par deux fois, dans le corps du texte et en quatrième de couverture, est un peu dommageable pour l'objectif assigné à un tel projet... Au-delà des difficultés d'un exercice biographique qui rencontre ses limites dans le déroulement chronologique de l'histoire de Rome, Lucius Verus placé avant Marc Aurèle, les Gordiens avant Maximin (p. 59 ; 86), ce dont Tacite était parfaitement conscient pour la composition de ses *Annales* et l'alternance entre récits urbains et narrations impériales, c'est bien la présentation du régime impérial qui suscite l'interrogation, la réflexion sur les sources ou l'utilisation des *topoi* littéraires sur le prince pervers (Caligula, Néron, Commode, Caracalla et Élagabal), sinon la vision un peu datée et stéréotypée de certaines périodes, le III^e siècle notamment puis l'empire chrétien⁷.

C'est à un résultat bien différent que sont parvenus les biographes des deux premiers successeurs julio-claudiens du fondateur du principat. Les deux volumes prennent place dans la même collection, également publiée par Routledge, d'essais d'histoire ancienne sous le patronage de l'Université de Lancaster et forment un diptyque dont les liens dépassent la seule reprise en annexe des définitions du glossaire du premier (*Tiberius*, p. 96-101) par le second ouvrage (*Caligula*, p. 88-94). David Shotter s'est fait une spécialité de la biographie impériale et de l'ouvrage synthétique sur une période donnée de l'histoire du Haut-Empire romain. Après avoir étudié la chute de la République, le règne d'Auguste ou celui de Néron, paraît dans une seconde édition son *Tibère*, plus d'une décennie après sa première publication⁸. Fondée sur un parcours chronologique de la vie du fils de Livie, cette biographie aborde en dix étapes l'énigme constituée par ce vieux républicain évoluant vers la tyrannie (Introduction, p. 1-3). Chaque étape est l'occasion de développements judicieux sur le fonctionnement des institutions, les politiques menées ou bien la conception des relations au sein de l'élite sociale : l'exposé des années qui précèdent l'accession au principat ménage une réflexion sur l'importance de la *gens Claudia*, le fonctionnement du patronage aristocratique et les positions critiques face au césarisme

⁷ À titre de comparaison, on peut citer le parcours de la Rome impériale proposé par L. Jerphagnon, philosophe, spécialiste des penseurs antiques, qui embrasse avec une tout autre ampleur de vue la même période et fait œuvre personnelle, que l'on peut discuter en historien mais que l'on ne peut que recommander pour son approche des sources et sa réflexion sur les rapports entre les princes et les poètes, dans *Les divins Césars. Idéologie et pouvoir dans la Rome impériale*, Paris, Taillandier, 2004, en renvoyant à ma recension dans la *Revue Historique* 639 (juillet 2006), p. 721-723.

⁸ J'avais recensé ce *Nero* paru en 1997 dans la même collection dans l'*Antiquité Classique* 67 (1998), p. 494-496. Je signale dans une perspective complémentaire tout à fait intéressante l'essai de Z. YAVETZ, *Tiberio. Dalla finzione alla pazzia con un'appendice su Tacito. Il trauma della tirannia*, « Documenti e Studi » n° 23, Bari, Edipuglia, 1999, et mon compte rendu dans l'*Antiquité Classique* 70 (2001), p. 468-471.

(chap. 2) ; les rapports entre le nouveau prince et le Sénat en tant que corps, puis les sénateurs en tant qu'individus fournissent une vision assez éclairante des crispations et, de ce fait, des jugements de certains auteurs anciens (chap. 4). L'établissement plus ou moins difficile d'une monarchie héréditaire permet de mettre en perspective les oppositions au pouvoir de Tibère, l'attitude de ce dernier à l'égard de la famille de Germanicus et d'expliquer la personnalité du vieux prince en proie aux manœuvres de ses opposants ou de certains de ses proches comme Séjan (chap. 5 & 6). Sans volonté de réhabilitation systématique du prince, des mises au point précises concernant certains procès *de maiestate* fournissent un éclairage plus nuancé sur le retraité de Capri (chap. 8). On peut également souligner l'intérêt des remarques concernant la politique extérieure et son articulation entre les projets augustéens stoppés par la défaite de Varus, l'expérience de Tibère, son interprétation de l'état de l'empire et les différences sensibles de caractère avec son fils adoptif (chap. 7). Des annexes utiles font le point sur les sources, littéraires, épigraphiques et numismatiques (à cinq reprises les chapitres s'achèvent par une reproduction de monnaie), sur les principales dates du règne et les principaux termes, notamment institutionnels (p. 81-101). L'effort pédagogique de ce type d'ouvrage à destination des étudiants anglais de premier cycle ne nuit pas à la qualité de l'exposé. Seule la bibliographie sacrifie la plupart du temps au monolinguisme. Cette deuxième édition prend la mesure des découvertes essentielles de l'épigraphie espagnole, notamment du *Senatus consultum de Cn. Pisone*. On peut estimer que l'apport d'un tel texte, mentionné dans les deux chapitres traitant du Sénat et des relations avec la famille de Germanicus, pourrait donner lieu à un développement encore plus conséquent et peut être une reprise du dossier taciteen en annexe (p. 83-85). Une telle biographie se garde de tout engagement militant mais suggère assez finement au lecteur la complexité du premier règne d'une monarchie qui ne peut s'affirmer comme telle, la période augustéenne pouvant demeurer dans un entre-deux institutionnel finalement assez confortable et justifié par la période de guerres civiles encore présente à l'esprit de la plupart des contemporains, comme l'évoque sans ambiguïté Tacite en introduction de ses *Annales* (I, 1-2).

La confrontation avec la figure du « tyran archétypal », du moins si l'on en croit Sénèque en parcourant son œuvre (*De Ira*, III, 18, 3-19 ; *De Breuitate uitae*, XVII, 5 ; et plus subtilement dans le *De Clementia*), laisse peu de marges de manœuvre au biographe. Son entreprise peut le conduire sur la voie du portrait d'un monstre, mégalomane, incestueux et pervers, ou bien dans l'aventure d'une réhabilitation au long cours qui seule serait susceptible de mettre sous un jour différent la lumière trop crue des faits narrés par nos sources antiques. Ce peut être une volonté délibérée que de concevoir le travail de biographie de Caligula comme une réévaluation de la vie et de l'œuvre du fils de Germanicus. De la sorte, la conception du pouvoir, le gouvernement de l'empire, la gestion des finances, les mesures religieuses, voire l'affrontement politique avec la *nobilitas* (procès de majesté, conspirations...) sont susceptibles d'être éclairés par une approche renouvelée et une lecture bienveillante. Sam Wilkinson annonce clairement la donne en préambule (p. 1-3). Il conçoit son exposé de la courte vie du jeune prince julio-claudien en sept étapes, dont cette courte introduction qui dresse le bilan du règne de Tibère et offre une perspective sur le principat de son successeur, et une conclusion (p. 79-81) en forme d'éloge

d'un Caligula compétent, intelligent, ayant voulu régner pleinement mais manquant d'*auctoritas*, et finalement victime d'une opposition qui mit un terme à son projet. De la sorte, les cinq chapitres thématiques qui rendent compte des aspects d'une œuvre qui demeure toutefois difficile à cerner, tirent profit de la faiblesse des sources – au risque d'une suspicion systématique (cf. l'appendice I, p. 82-87, en redéfinissant les expressions d'objectivité ou de propagande...) – pour insister sur la formation d'une légende noire nécessaire au successeur, dont certains aspects de la politique extérieure notamment seraient un héritage habilement dissimulé. S'il importe d'être attentif aux *a priori* systématiques pour en discuter les termes et en corriger les présupposés, ce qu'une analyse de la politique de Domitien a permis depuis un certain nombre d'années, en particulier grâce aux données fournies par l'épigraphie – nous y reviendrons avec Nerva –, il est plus délicat de procéder à un tel *aggiornamento* quand on ne dispose finalement que de très peu de preuves avérées. L'« évidence » est de ce fait difficile à établir ! Les deux chapitres centraux de ce livre, consacrés aux politiques intérieure et extérieure « 3. Domestic policy, p. 10-30 ; 4. Foreign policy, p. 31-64 » en donnent une parfaite illustration. Les données collectées n'emportent nullement l'adhésion aux conclusions qui en sont tirées et plus particulièrement au rôle personnel ainsi esquissé de Caligula. La bibliographie récente sur certains aspects fait défaut. On ne peut en rester à T. Frank à propos de la politique fiscale (p. 13) ; l'existence d'une *lex de Imperio* à cette date mérite une plus longue discussion (p. 29) ; la réécriture systématique de la politique militaire en Orient, en Afrique ou sur le Rhin et en Bretagne laisse perplexe (p. 32-49, *passim*) Il faut donc beaucoup de foi au biographe pour déceler une nouvelle conception de la cité impériale et du rôle du prince, faire de Caligula un père des armées s'adressant aux troupes et restaurant la discipline, ou bien le promoteur d'une politique impériale aux desseins ambitieux, dont Claude aurait pu tirer parti. Il ne fait en revanche pas de doute que Rome se retrouve en ce milieu du I^{er} s. devant le choix impérial entre la pratique des royaumes-clients et une politique d'annexion et d'administration directe⁹.

Il est possible d'ouvrir à nouveau le dossier Néron en partant de deux publications complémentaires, aux ambitions bien différentes des synthèses précédemment évoquées. Il s'agit d'un essai au plein sens du terme proposé par Edward Champlin et d'une nouvelle livraison des actes des colloques périodiques de la Société Internationale des Études Néroniennes (à Rome en mai 1999). L'ouvrage de Champlin est original à plus d'un titre et d'un très grand intérêt. Ce n'est pas une biographie ou la synthèse historique d'un règne, mais bien une tentative érudite de donner une certaine

⁹ Il suffit pour une présentation des enjeux de la politique extérieure romaine sur une plus longue durée de renvoyer aux mises au point de F. MILLAR, *Rome, the Greek World and the East*, Hannah M. Cotton et Guy M. Rogers éd., Chapel Hill et Londres, The University of North Carolina Press, 2004, *Government, Society and Culture in the Roman Empire* (volume 2), chap. 9-11 : "Emperors, Frontiers, and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378", p. 160-194 (= *Britannia*, 13, 1982, p. 1-23) ; "Government and Diplomacy in the Roman Empire during the First Three Centuries", p. 195-228 (= *International History Review*, 10, 1988, p. 345-377) et "Emperors, Kings, and Subjects : The Politics of Two-Level Sovereignty", p. 229-245 (= *Scripta Classica Israelica*, 15, 1996, p. 159-173, *Studies in Memory of Abraham Wasserstein I*).

cohérence aux récits qui nous sont parvenus de la vie et de l'œuvre du dernier des Julio-Claudiens. De la sorte, le plan suivi, s'il ménage finalement une certaine progression chronologique, n'est pas un tableau de Rome et du monde romain de 54 à 68. En revanche, l'ensemble de l'étude conduite avec beaucoup de finesse peut apparaître comme une leçon de méthode, dont on peut fort bien discuter les résultats et leur mode d'établissement, mais qui a incontestablement le mérite de fournir une grille de lecture pertinente des sources, de leur genre littéraire et des données complémentaires fournies en particulier par l'archéologie. Un inventaire des titres choisis pour les huit chapitres de l'ouvrage rend bien compte de l'ambition du projet : il y est question d'un « roi d'une fois et pour le futur » (p. 1-35), des « récits et histoires » (p. 36-52), du « portrait de l'artiste » (p. 53-83), du « pouvoir du mythe » (p. 84-111), de « l'Apollon rayonnant » (p. 112-144), des *Saturnalia* (p. 145-177), d'une « maison unique » (p. 178-209) et du « triomphe » (p. 210-234). Dans tous les cas, il s'agit bien d'approcher au mieux le personnage Néron dans toute sa complexité historique, personnage de l'histoire au sens de héros tragique, ayant joué sa vie, incarné une certaine idée du pouvoir. Dans l'ensemble, si les hypothèses de lecture peuvent être objet de débats, s'il ne s'agit jamais d'une étude du gouvernement de l'empire par Néron, je retiens toutefois avec intérêt l'image ainsi suggérée de la *statio principis* néronienne, un aspect que j'ai pu tenter d'aborder sous d'autres angles d'approche précédemment¹⁰. L'explication de la fascination exercée par Néron depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, ce que prouvent abondamment les rencontres périodiques des *Neronia* tient dans l'importance de la théâtralité et du mythe, de cette forme spécifique de rationalité politique que tente de recomposer E.C. afin de conférer à l'aventure néronienne une perception renouvelée. L'ouvrage s'ouvre sur les derniers jours de l'empereur et par la mention des faux Nérons hantant périodiquement l'empire (p. 10-16) et que l'on trouve mentionnés par les oracles sibyllins (4^e, 5^e, 8^e, 12^e et 13^e) fournissant une image néronienne ambivalente, certains inspirés par des sources juives postérieures à la destruction du Temple. La clé de voûte d'une telle enquête repose sur l'interprétation des sources, le décryptage des personnages de tragédie invoqués et leur contamination du réel, le rapport aux dieux et la mise en scène des *spectacula* : ce faisant, les relations d'une mère et de son fils sont analysées, tout comme les actes « scandaleux » d'un homme replacés dans le cadre des rituels d'inversion des *Saturnalia*, de même que la politique festive et les dévotions successives sont mises en perspective. Un point d'ancrage du débat réside dans la perception de l'écho suscité par les gestes néroniens (*res gestae* de l'empereur et épopée) parmi le peuple. Cette question de la popularité néronienne est un enjeu majeur pour la compréhension des quatre dernières années du règne, de l'incendie de Rome au retour triomphal de Grèce, des projets urbains à la réception de Tiridate ; elle est également abordée par certaines communications des *Neronia VI*.

¹⁰ S. BENOIST, *La Fête à Rome au premier siècle de l'Empire. Recherches sur l'univers festif sous les règnes d'Auguste et des Julio-Claudiens*, collection *Latomus* n° 248, Bruxelles, 1999, *passim* et "Imperator scaenicus, citharoedus princeps. Théâtre et politique à Rome, ou le 'métier' d'empereur selon Néron", dans P. DEFOSSE (éd.), *Hommages à Carl Deroux III - Histoire et épigraphie, Droit*, collection *Latomus* n° 270, Bruxelles, 2003, p. 50-66.

Ces colloques périodiques qui réunissent des spécialistes de diverses disciplines, littéraires, archéologues, historiens de l'art, des religions et historiens généralistes, livrent à la communauté scientifique des volumes rassemblant des études fort variées, c'est la loi du genre et, malgré les thèmes retenus pour chacune des rencontres, de portée très différente¹¹. Les ambitions rappelées en introduction (p. 7-8) sont de dépasser la spécialisation, de lever les barrières des catégories modernes de penser le politique, l'économique, le social et le culturel, en favorisant par la confrontation de l'interdisciplinarité la compréhension des hommes à un moment donné. Il s'agit cette fois de la cité de Rome à l'époque néronienne, ce qui suppose d'envisager tous ses aspects sur une période qui s'étend de Claude à Vespasien et encadre ainsi le règne de Néron en lui donnant sa pleine mesure, période qu'Yves Perrin qualifie d'affirmation de la nature monarchique du principat, ce que l'on peut éventuellement nuancer, à l'occasion de la réouverture au public en cette année 1999 de la *Domus Aurea*. L'objectif est atteint s'il s'agit de relever le nombre de textes qui, parmi les 41 études proposées, suscite l'intérêt ou favorise la réflexion. Toutefois, il n'est pas aisé de dépasser la vision éclatée qu'offre du sujet traité un tel volume, peinant à trouver une véritable unité, malgré des effets d'écho entre plusieurs communications sur la popularité du prince, sa politique édilitaire et festive, la variété des sources (poétiques, historiques, rhétoriques et philosophiques) contemporaines et leur intervention dans le débat sur la nature du régime et son évolution. Sept sections réunissent les communications portant sur « Arts, architecture et urbanisme » (p. 9-140, avec sept entrées traitant de monnaies, d'architecture et de statuaire), « Rome dans la littérature » (p. 141-225, six études sur Pline, Lucain, Perse, Sénèque et Tacite), « Institutions, administration, vie politique » (p. 227-321, sept articles depuis les préfets du prétoire et *liberti* impériaux jusqu'aux conjurés et opposants stoïciens et aux effets de la *damnatio* du prince), « Économie et société » (p. 323-431, huit interventions sur la pensée politique, la popularité, la culture et les spectacles, les *domus* sénatoriales ou l'économie), « Vie intellectuelle, vie spirituelle » (p. 433-513, sept enquêtes sur le thème de la guerre civile, la littérature, la rhétorique, le mythe, le rite et la postérité de Sénèque), « Vie religieuse » (p. 515-567, quatre aperçus concernant la religion publique, la divinité chez Sénèque, les juifs et les chrétiens), « La Rome néronienne dans l'imaginaire contemporain » (p. 569-601, théâtre et cinéma au tournant des XIX^e et XX^e s.). L'exercice de mise en forme d'un tel ensemble est périlleux. Le lecteur peut trouver néanmoins son propre cheminement, qu'il privilégie les sources et leur typologie, les thèmes au-delà de quelques scissions artificielles, et plus généralement la recherche d'une meilleure compréhension de la période et du prince, en dépit de l'absence d'un index qui pourrait s'avérer très utile. En ce sens, la lecture en regard de l'essai de Champlin et de plusieurs communications de ce colloque est très éclairante, que ce soit pour l'analyse des sources littéraires ou pour la compréhension des attitudes néroniennes. J'extrais une remarque très pertinente du court essai fort stimulant d'Andrew Wallace-Hadrill, « Rhetoric and Myth-Making at the Court of Nero »

¹¹ Pour une recension du colloque précédent, J.-M. CROISILLE, R. MARTIN et Y. PERRIN (éd.), *Neronia V. Néron : histoire et légende*, actes du V^e Colloque international de la SIEN (2-6 novembre 1994), collection *Latomus* n° 247, Bruxelles, 1999 : S. BENOIST, *Antiquité Classique* 70 (2001), p. 472-475.

(p. 472-478) afin de relier les fils de cette chronique et lui donner quelque résonance : « The emperor above all others has a part to play, a persona or mask to put on his face. That is why imperial biography is so concerned to discover techniques for getting behind the mask, to understand the true inborn character, the *natura* or *physis* of the ruler, by looking at the behaviour of his family (...), or the behaviour of the child, before training has taught him to assume a mask... » (p. 474) Cette interprétation de l'art du biographe pourrait être admise sans réserve.

Une dernière expérience impériale, la plus courte de celles étudiées dans les six ouvrages en recension, est l'objet d'une recherche qui scrute avec beaucoup d'attention le contexte de l'installation de la dynastie antonine au pouvoir. Il s'agit en effet, dans l'étude de John Grainger, autant de Nerva, prince de transition, que d'une période de succession à Rome et dans l'empire permettant d'embrasser tout à la fois le règne de Domitien et la crise provoquée par son assassinat que la mise en place du régime de Trajan. De la sorte, comme le suggère le sous-titre de l'ouvrage, c'est bien au fonctionnement même du principat que s'attache l'auteur en étudiant tout particulièrement la société politique, et notamment les liens entre les différentes familles aristocratiques, pour expliquer les enjeux de la crise, les choix successifs portant au pouvoir des individus qui, pour la plupart, ont déjà eu un rôle par le passé, connu parfois une période de retrait durant le règne du dernier des Flaviens pour revenir en pleine lumière à l'occasion du changement d'empereur. En dix étapes, de l'assassinat de Domitien à l'avènement de Trajan, nous prenons connaissance d'une histoire romaine impériale, de l'*Vrbs* aux confins de l'empire, rhéno-danubiens et orientaux ; de la politique militaire, des enjeux d'une conception territoriale ouverte ou fermée de l'*imperium Romanum*, d'une provincialisation de Rome qui affirme les liaisons naturelles entre grandes familles italiennes provinciales, et dynasties orientales. Ce récit méthodique permet de compléter les recherches récentes sur le principat de Domitien et d'accompagner la nécessaire révision historique en cours concernant la figure du mauvais prince voué à l'opprobre de nos sources¹². Des pans entiers de la politique provinciale et militaire sont remis en perspective dans cette histoire du principat et les repentirs confirment avec à propos l'ambiguïté des caractérisations antérieures : le règne aventureux et tyrannique de Domitien, l'interrègne falot de Nerva et la stature incomparable de l'*Optimus princeps*. Fronton est ainsi légitimé dans son fameux éloge à contre-courant d'un Lucius Verus meilleur que Trajan¹³, tandis que les axes de la politique de Domitien tels qu'ils sont redessinés éclairent d'un jour nouveau l'aspect plus précaire des « avancées » de Trajan en Dacie. Un recours systématique à l'apport de la prosopographie nourrit la plupart des chapitres, en particulier afin d'explicitier les listes consulaires de ces années 96-100 (p. XIII) qui donnent la clé des rapports de force au sein du Sénat et des mécanismes de réécriture en cours

¹² En partant du dossier constitué lors du colloque toulousain sur *Les Années Domitien*, *Pallas* 40 (1994).

¹³ En partant de l'étude judicieuse de N. MÉTHY, "Une critique de l'*optimus princeps*. Trajan dans les *Principia historiae* de Fronton", *Museum Helveticum* 60 (2003), p. 105-123 et de quelques remarques dans S. BENOIST, "Marc Aurèle, un prince philosophe face à la guerre", dans Ph. MARTIN et S. SIMIZ (dir.), *L'empreinte de la guerre. De la Grèce classique à la Tchétchénie*, Paris, Lavauzelle, 2006, p. 277-285.

dans une phase mouvante de transition politique, des choix de Domitien, de Nerva et de ses soutiens, puis de Nerva et Trajan, enfin de ce dernier et de son entourage (chap. 2, 4, 8-10). L'histoire sociale est dès lors pleinement cette composante essentielle de l'histoire du principat qu'elle est par nature et, inversement, l'analyse des liens familiaux prend tout son sens, en s'émancipant d'une généalogie stérile pour accéder au rang de mécanisme politique. Fort bien documenté, l'ouvrage comporte des *stemmata*, cartes et illustrations nombreuses qui en font un instrument de travail très précieux (p. IX-XXIV, avec un index conséquent, p. 155-162), par exemple pour mesurer l'étendue et les limites de la condamnation de la mémoire de Domitien, à partir des relevés d'Alain Martin qui sont ici cartographiés¹⁴, ou bien afin d'apprécier la répartition des légions, l'origine géographique des consuls ou les connections provinciales des grandes familles. Il est possible de discuter certaines hypothèses de l'auteur, d'estimer superflues quelques redites, mais on est incontestablement en présence d'un ouvrage utile et abondant avec précision les aspects politiques du fonctionnement de l'Empire en cette période de transition entre I^{er} et II^e siècles de notre ère.

Confronté à la diversité des approches retenues pour ces histoires des princes du I^{er} siècle de notre ère, mais également au croisement des méthodes et de certains résultats, je me propose de mettre l'accent sur trois aspects complémentaires d'une histoire impériale de Rome destinée à recomposer la trame d'une société au moyen des fils événementiels et biographiques. La signification profonde de ce qu'est le principat se dégage de chacune des enquêtes menées, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire l'avènement d'un nouveau prince, tant les circonstances d'un choix que le déroulement de la collation des pouvoirs. Chaque auteur est amené à faire la part des discours et des réalités d'un régime entre *respublica* et monarchie héréditaire. De la dynastie julio-claudienne à la crise consécutive à l'assassinat de Domitien, l'étude de la Rome impériale de ce « siècle d'Auguste », en choisissant de prendre volontairement l'expression dans le sens des prolongements apportés par les héritiers à l'œuvre du *conditor*, de l'adoption de Tibère à celle de Trajan, soit un peu moins d'un siècle, permet à l'historien de juger du devenir du modèle de *respublica restituta* édifié par le *diui filius* comme justification à la sortie de la guerre civile qu'il incarne en restaurateur de la paix¹⁵. La mort des princes et le choix de leurs successeurs sont bien les

¹⁴ A. MARTIN, *La titulature épigraphique de Domitien (Beiträge zur klassischen Philologie, n° 181)*, Francfort, 1987, complété par sa reprise récente du dossier : "La condamnation de la mémoire de Domitien, état de la question" dans S. BENOIST (éd.), *Mémoire et histoire : les procédures de condamnation dans l'Antiquité romaine*, Metz, 2007, p. 59-72.

¹⁵ Sur tout ceci, on peut renvoyer aux articles de F. Millar désormais réunis dans son premier volume de *scripta varia*, *The Roman Republic and the Augustan Revolution (Rome, the Greek World, and the East I, op. cit. n. 9, 2002)* en y ajoutant ses deux contributions au volume commémorant les soixante ans de la *Révolution romaine* de R. SYME, "The First Revolution : Emperor Caesar, 36-28 BC", dans *La Révolution romaine après Ronald Syme, Entretiens sur l'Antiquité classique* 46, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 2000, p. 1-30, et la conclusion du volume, p. 323-331. Je me permets de renvoyer à ma recension de ce volume de *scripta* mettant en perspective les apports de Millar dans l'interprétation de la *respublica* et du régime augustéen : S. BENOIST, "Un parcours d'« évidence » : Fergus Millar et le monde romain, de la République au Principat", *Revue Historique* 630 (avril 2004), p. 371-390.

moments les plus importants et les plus révélateurs pour définir la nature d'un régime, comprendre les stratégies politiques des élites et les relations complexes nouées entre le sénat, les armées romaines, urbaines (prétoriens) et provinciales, et les prétendants possibles à l'héritage impérial pour lesquels le *populus* n'est pas toujours un acteur négligeable, ou ce spectateur désengagé que décrit Tacite lors des événements de 68-69¹⁶. Dès lors, l'observation attentive de ces périodes de transition s'impose à tous : D. Shotter (chap. 2 & 3) peut à bon droit insister sur la composition julio-claudienne de la famille impériale et scruter les attents d'un Tibère et des principaux membres de l'assemblée sénatoriale. Peut-on résumer l'alliance d'Octave, chef de faction, et de Livie dans la perspective d'un ralliement de la noblesse républicaine opposée au césarisme ? Est-il tout aussi pertinent de placer Tibère dans cette mouvance d'un républicanisme hors d'âge, tandis que la construction d'une monarchie héréditaire qui ne s'affirme pas comme telle serait en marche, avec les arrangements matrimoniaux augustéens puis l'avènement du dernier survivant, usé par les querelles et les longues années d'attente ? Un détour par la prosopographie du collège des frères arvaux au tout début de l'Empire offre un reflet fidèle des ambitions augustéennes du retour au consensus et apporte un complément utile¹⁷. Une interprétation de la période julio-claudienne comme une lutte de factions familiales peut effectivement rendre compte de la nature des sentiments de Caligula à son accession au pouvoir, porteur d'une revanche familiale, et expliquer cette popularité du fils de Germanicus exploitée et prolongée par une tradition historique rendant Tibère responsable de l'élimination de cette authentique *domus* julienne. Mais il n'est certes pas nécessaire d'insister par ailleurs sur l'expérience du jeune successeur de Tibère, notamment aux armées ; son âge à l'époque des campagnes de son père ne postulant guère pour un héritage maîtrisé (S. Wilkinson, p. 6). De même, le drame familial qui se joue durant les cinq premières années du règne de Néron nous place bien dans ce contexte, quelle que soit l'interprétation des jeux de masques que l'on peut proposer pour expliciter les allusions théâtrales d'une revendication du matricide (E. Champlin, chap. 4). Si F. Meijer a incontestablement visé juste dans son angle d'approche de l'empire, c'est parce qu'un régime qui n'est pas doté d'une constitution propre et qui doit rejouer à chaque succession son acte de fondation se construit pas à pas un processus de légitimation. L'étude de J. Grainger est de nature à fournir une excellente démonstration des mécanismes ayant conduit au choix de Nerva, puis à l'association de Trajan, tandis que nos sources littéraires, Pline en tête, insistaient sur la théorie du choix du meilleur, justification *a posteriori* des élites sénatoriales dont les Antonins sont les fidèles représentants.

¹⁶ Avec mes remarques sur les implications urbaines d'une telle crise dans S. BENOIST, "Le prince, la cité et les événements : l'année 68-69 à Rome", *Historia* 50-3 (2001), p. 279-311.

¹⁷ En partant de la synthèse de J. SCHEID, *Romulus et ses frères. Le collège des frères arvaux, modèle du culte public dans la Rome des empereurs*, BEFAR 275, Rome, 1990, notamment à propos de la réforme augustéenne, p. 679-732, et des données de son étude prosopographique sur *Les frères arvaux. Recrutement et origine sociale sous les empereurs julio-claudiens*, collection de l'EPHE Sciences religieuses n° 77, Paris, 1975.

Les enjeux d'une succession s'expriment dans les rapports entretenus par tous les acteurs d'un drame qui se joue tant à Rome que dans les provinces, au palais et dans les camps. On ne peut rejeter les caractérisations par trop catégoriques du principat en monarchie héréditaire, devenue militaire au seuil d'un long III^e siècle, ce qui est mon cas, sans être attentif au rôle des soldats, ce qui pour une grande part correspond, durant la période qui nous occupe, aux personnalités à la tête des différents corps de troupes, préfets du prétoire et légats de légion. Si la synthèse proposée par M. Absil (*Neronia*, p. 229-241) n'apporte guère de nouveau concernant les préfets du prétoire des années 54-69, en revanche l'attention méticuleuse aux reconstitutions des carrières portée par J. Grainger est riche de mises en perspectives utiles : pour dessiner les contours plus nets d'un complot de palais à l'origine de la mort de Domitien, puis d'une répression très limitée des assassins de l'empereur en ménageant une reprise en main réussie des prétoriens (rôle du nouveau préfet Casperius Aelianus et élimination pour l'exemple de l'ancien Petronius Secundus, p. 19, 40-41 et 94-95). De la même façon, les rapports entretenus entre le commandement militaire aux frontières d'une part et le pouvoir impérial et le Sénat à Rome d'autre part sont de nature à expliciter nombre de situations, que ce soit bien entendu en 68-69, mais également en 96 dans le contexte de l'engagement de la guerre préparée par Domitien et d'une présence massive des légions sur le *limes* rhéno-danubien. L'attitude de Pompeius Longinus (absent de l'index), en charge de cette guerre en Pannonie, proche de Domitien puis fidèle au Sénat et finalement principal soutien du nouvel élu, ce gouverneur de Germanie supérieure devenu par la grâce de l'adoption le responsable de la frontière rhénane, Trajan, en est une excellente confirmation. Une analyse fine des personnalités en présence pour le contrôle du pouvoir, leurs origines et leurs liens familiaux, leurs carrières sous le règne précédent, leur engagement dans les mois qui précèdent l'assassinat de septembre 96, s'apparente à une véritable leçon d'histoire du principat et de son fonctionnement politique à sa tête, si elle est menée avec justesse et prend en compte tous les paramètres : âge des protagonistes, soutiens urbains et provinciaux, nature des profils de carrière et engagements personnels dans les décennies précédentes. C'est alors que Nerva prend un peu de consistance quelle que soit la faiblesse de sa situation à Rome, empereur d'expérience strictement urbaine mais de longue date et susceptible, face aux menaces, de mener à bien une politique et le choix d'un successeur sous la pression mais en évitant toute précipitation, ce que confirment l'été et l'automne 97. Trajan apparaît également comme le choix judicieux d'un militaire expérimenté mais qui ne se compromet pas directement dans une campagne plus défensive qu'offensive et qui met finalement un frein aux ambitions de Domitien, ce projet de conquête des territoires trans-danubiens par encerclement des tribus (chap. 10). Ses campagnes futures sont dès lors susceptibles de révisions significatives. Les conquêtes de la Dacie ou des provinces arabe et mésopotamienne ne sont plus les pièces d'un projet politique ambitieux et rigoureusement construit et prennent une coloration en demi-teinte, empreinte d'un certain réalisme.

De Tibère à Nerva et Trajan, l'avènement se déroule selon un même processus qui implique l'assemblée sénatoriale pour la collation des pouvoirs, *imperium* et *tribunicia potestas*, une éventuelle élection au consulat qui permet de symboliser cette accession à la pourpre puis de souligner par la composition des fastes consulaires des

premières années du règne les soutiens obtenus, ce que révèlent les listes des années 96-100, et les comices conservant un rôle de confirmation dont rendent bien compte les *uota* des arvaies d'après leurs procès-verbaux. On peut regretter que l'édition récente de John Scheid ne soit pas mise à profit dans les ouvrages en recension¹⁸. Les titres complémentaires prenant place au sein de la titulature impériale pourraient faire l'objet d'une réflexion plus poussée à propos du modèle augustéen et de son utilisation : décalage de l'élection au grand pontificat pour Tibère et Néron¹⁹ ; du port du titre de *pater patriae* (que refusa Tibère). L'association au pouvoir complétée par l'adoption permet également de prendre en compte les modalités de transmission de l'Empire, d'Auguste à Tibère, de Nerva à Trajan. La symbolique forte d'une adoption publique au Capitole en octobre 97 est également un élément essentiel dans la mise en scène de la légitimation du nouveau *princeps* pour laquelle il importe de ne pas minimiser la place du peuple. Les témoignages littéraires de Tacite et Pline le Jeune, l'effet de miroir entre la crise de 68-69 et l'année 96-97, montrent l'importance revêtue par cette approche rhétorique et idéologique de la légitimité et de l'idéal du prince libéral²⁰. Mais n'oublions pas non plus, comme le rappelle J. Grainger (p. 28-30), les liens familiaux par delà le règne des Flaviens entre Nerva, Tibère, Néron et Othon, ce dernier protagoniste de la crise de janvier 69, refusant la désignation de Pison annoncée publiquement au forum comme le successeur de Galba et se lançant dans la conspiration. Une attention plus forte aux variations des titulatures impériales des nouveaux princes permet de prendre enfin la mesure du respect des héritages et des inflexions progressives, de la fixation durant la période des *tria nomina* officiels dans la nomenclature des princes (*Imp(erator) Caesar Augustus*) à l'usage des *cognomina deuictarum gentium*, à peine amorcé avec le surnom Germanicus²¹.

L'accent mis par certains de nos auteurs sur le prince, son entourage et les rouages de la société politique est judicieux. Une fois de plus, les situations de crise révèlent les modalités de fonctionnement d'un régime aux contours difficiles à fixer. Le départ de Tibère à Capri, les projets néroniens de *uilla* urbaine à Rome et le voyage en Grèce du prince, les relations entre Rome et les provinces sous le règne de Domitien puis durant les premières années qui suivent son assassinat sont autant de moments à privilégier pour l'historien. En effet, du consensus à la contestation, la

¹⁸ J. SCHEID, *Commentarii Fratrum Arvalium qui supersunt. Recherches archéologiques à la Magliana. Les copies épigraphiques des protocoles annuels de la confrérie arvale (21 av.-304 ap. J.-C.)*, Roma Antica n° 4, Ecole Française de Rome et Soprintendenza archeologica di Roma, 1998.

¹⁹ Pour Tibère dans une addition des *Fasti Praenestini* (I. I., XIII, 2, p. 121) : *Feriae ex S(enatus) c(onsulto), q(uod) [e(o) d(ie)] Ti. Caesar pontifex max(imus) fac(tus) est Druso et / Norbano [co(n)s(ulibus)]* et cette mention du Forum Clodii (CIL, XI, 3303 = ILS, 154, le 10 mars 15) : (...) *VI idus Martias, qua die / Ti. Caesar pontif(ex) maximus felicissime est creatus* ; et pour Néron par une mention des *actes* des frères arvaies le 5 mars 59 commémorant les comices pontificaux du 5 mars 55 (J. Scheid, *Commentarii*, n° 28 a-c, l. 1) : *[ob po]ntificatum Neronis Claudii Caesaris Aug(usti) Germanici*.

²⁰ Tacite, *Historiae*, I, 18-19 et PLINE, *Panegyricus*, 6 ; 8 ; 44-45. De nouveau, à propos de ces événements de 68-69, S. BENOIST, "Le prince, la cité et les événements", *loc. cit.*, n. 16.

²¹ Cf. S. BENOIST, *Rome, le prince et la Cité*, *op. cit.* (n. 5), p. 254-259.

perception des relations entre les princes, la *nobilitas* et le *populus* est souvent délicate. J'en veux pour preuve les positions très contrastées prises par E. Champlin et E. Flaig (*Neronia*, p. 361-374). Ce dernier, prenant le contre-pied de la plupart des auteurs, tente d'établir les limites de la popularité impériale à la fin du règne de Néron, en recensant onze actions contre Néron entre 60 et 68. Jugeant au contraire de l'attitude du dernier Julio-Claudien lors de l'incendie de 64, Champlin souligne un engagement du prince dans le soulagement de la plèbe, qui n'est d'ailleurs créditée d'aucune récrimination en l'espèce dans les sources, et balaie toute rumeur accusatrice (p. 182-185, en confrontant Suétone et Dion d'une part et Tacite d'autre part à propos de l'éventuelle responsabilité impériale). Un excellent exemple de ces divergences d'analyse nous est offert par l'interprétation contradictoire du rôle joué par les *Augustiani* : participant d'une mise en scène de la *maiestas* du prince sur la scène et en tout lieu festif ou bien masquant par leur rôle efficace de claquer le peu d'enthousiasme de la foule. Cette relecture des témoignages peut tout autant porter sur les allusions et rumeurs que sur une unanimité de façade des sources. C'est en faisant le bilan de l'action de Nerva et en étant attentif aux difficultés de l'appréciation d'une œuvre sur une courte durée que l'apparent immobilisme et la faiblesse de celui-ci peuvent être nuancés. D'une réattribution militante des projets du dernier Flavien à Trajan à la sous-évaluation des *res gestae* du père adoptif de ce dernier, on obtiendra cette lecture orientée qui correspondait à des choix agréés par le Sénat, comme en atteste la *gratiarum actio* de Pline. Toutefois, il est délicat de procéder à de telles révisions de nos sources sans apporter des éléments d'appréciation complémentaires.

C'est dans cette perspective que la notion de gouvernement de l'empire et la définition de son contenu posent problème. D'autant qu'il peut s'agir parfois de retomber dans les travers d'une pensée moderne dont on soulignait tantôt avec Yves Perrin les catégories inadaptées. En raison des données disponibles, deux domaines d'action sont durant ce premier siècle l'objet d'une attention constante de la part de nos auteurs : la politique militaire des princes avec leurs éventuels projets de conquêtes et la politique édilitaire à Rome même susceptible d'offrir au *princeps* un écrin adapté à sa majesté. Afin de ne pas alourdir cette chronique, concentrons-nous sur l'essentiel des choix opérés dans les ouvrages recensés et ces programmes impériaux, soumis aux grands équilibres géostratégiques d'une part, aux limites de l'acceptation du peuple de Rome d'autre part. La prudence militaire d'un Tibère peut sembler tout à la fois répondre à l'héritage bien assumé des échecs de son père et à une claire perception des limites d'une politique de conquêtes au-delà du Rhin en direction de l'Elbe. Cette interprétation peut être assise sur le constat d'une alternative incarnée avec fougue par Germanicus et vouée à l'échec. Toutefois, nous l'avons dit, une lecture de l'œuvre de Caligula postule pour la poursuite des projets du père par un fils que l'on crédite d'une expérience acquise bien jeune en sa compagnie... Les sources ne sont guère bavardes en ce domaine. Peut-on tirer des brèves mentions concernant un éventuel déplacement impérial en direction du Rhin puis le projet fameux d'une conquête de la Bretagne de quoi placer Claude sous un patronage que la situation maurétanienne ne permet guère d'étayer (S. Wilkinson, chap. 4). Dans une configuration certes différente, Domitien est gratifié d'une ampleur de vues que confirmerait sa politique d'alliances avec certains peuples barbares afin d'assurer un

encerclément propice à une avancée notoire en direction de l'Elbe²². Trajan, en héritant d'une victoire défensive ne serait pas l'héritier de cette stratégie et porterait son regard en Dacie pour des avancées illusoires. Cette approche prend place dans le cadre d'une révision plus globale de l'appréciation de la politique romaine sur plus d'un siècle au moins, des Flaviens aux Sévères. À Rome, comment doit-on qualifier les principaux axes des politiques monumentales des princes, de Néron ou Domitien ? Il importe de souligner la spécificité, dans un cas, du projet de *Domus Aurea* dans le cadre d'une reconstruction ambitieuse de la cité, en se gardant de l'idée d'un palais englobant pour réaffirmer la place de cette *villa* en position intermédiaire, faisant la jonction entre Palatin et Esquilin, sans liaison directe avec le palais impérial mais respectant l'idée d'un espace public sur le modèle d'une villa maritime campanienne de type privé ouverte au peuple²³. Les projets ambitieux de Domitien quant à eux, débarrassés des jugements postérieurs marqués par les effets d'une mémoire condamnée, se retrouvent dès lors liés à la conception renouvelée de la *statio principis* envisagée par ce prince ; la plupart, achevés par ses successeurs, ont été amendés et renommés (*forum Transitorium/Nervae*, forum et thermes de Trajan)²⁴.

Ces divers exemples ont permis d'aborder les problèmes posés par l'interprétation d'un règne, ou de la politique conduite par un prince, et les risques encourus d'une réécriture de l'histoire impériale. De la sorte, c'est bien l'articulation entre une histoire de la cité-État devenue capitale d'empire et le portrait du titulaire de la *statio principis* qui est au cœur des projets biographiques abordés dans cette chronique comme des études thématiques et pluridisciplinaires des *Neronia*. Il est certain que cet enjeu n'est pas négligeable. C'est en respectant l'approche antique de la cité, ses catégories de pensée, mais également les données de nos sources, ce qui n'exclut pas d'éclairer au mieux quand cela est envisageable les témoignages littéraires par les apports de l'épigraphie, la numismatique, la papyrologie et l'archéologie, que l'histoire ainsi produite peut renouveler favorablement la *vita Caesaris*, dépasser les jeux littéraires et rendre aux miroirs des princes des reflets plus conformes à une certaine réalité des comportements. Certes, il y a peu de l'hagiographie au procès en révision. Chaque nouvelle tentative biographique est confrontée aux deux écueils que sont une trop grande proximité avec le sujet étudié, ou du moins une volonté didactique d'édification, et une véritable entreprise de démolition systématique du personnage

²² En renvoyant au tableau synthétique dressé par J. Grainger, p. 112-118, à partir des témoignages littéraires et du renouvellement récent de nos connaissances que l'on doit aux fouilles archéologiques conduites en Europe centrale et orientale.

²³ On peut aisément confronter la mise au point d'E. Champlin, chap. 7, à partir des données les plus récentes de l'archéologie (p. 203-205) et les diverses études réunies dans la première section des *Neronia* (avec Cl. Perassi, V.M. Strocka, E. Moormann et P.G.P. Meyboom, P. Gros, J.-P. Morel et F. Villedieu, S. Ensoli, enfin K. Welch).

²⁴ Pour une interprétation récente de cette politique monumentale, P. ZANKER, "L'empereur construit pour le peuple", dans N. BELAYCHE (dir.), *Rome, les Césars et la Ville aux deux premiers siècles de notre ère*, Rennes, PUR, 2001, p. 119-156 et "Domitian's Palace on the Palatine and the Imperial Image", dans A.K. BOWMAN, H.M. COTTON, M. GOODMAN et S. PRICE (éd.), *Representations of Empire. Rome and the Mediterranean World, Proceedings of the British Academy* 114, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 105-130.

traité : dans un cas, évoquons la *Vita Constantini* d'Eusèbe, dans l'autre ce que Suétone et son plus brillant continuateur, l'auteur de l'*Histoire Auguste*, ont entrepris, sans parler de Lactance et de sa version très personnelle de la mort des princes.

Sources et méthodes de la biographie historique en histoire romaine, et plus particulièrement de la *vita Caesaris*, convergent vers une tentative d'essai d'une histoire de Rome centrée sur la vie de l'empereur. Cela implique certes de porter son attention aux événements politiques et sociaux, mais également de prendre en compte les réalités d'une société sous le regard constant des dieux, cette fréquentation que les rituels actualisent au quotidien. Les difficultés rencontrées dans la perception d'un pouvoir comme celui de l'empereur romain s'expliquent par les différents niveaux d'analyse qui s'offrent aux modernes, d'une lecture du chef de clan à l'observation des formes de mise en scène et de ritualisation qui lui sont propres²⁵. Dans cette perspective, les mauvais princes sont particulièrement victimes d'erreurs d'appréciation de certains aspects de leur projet politique. Toutefois, toutes leurs initiatives ne sont pas réductibles à une forme de rationalité. L'idée d'un juge en réhabilitation pour lequel tout témoignage antique fournirait naturellement une explication rationnelle me semble conduire à une impasse. Néanmoins, l'observateur contemporain étant autant l'historien du temps présent que l'archéologue du passé, il peut viser à une meilleure cohérence, en tentant d'affronter l'écume des jours pour dépasser l'anecdote et parvenir à la vérité des hommes. En ce sens, la philosophie commune, qui imprègne la pratique politique comme le droit durant une bonne partie du principat, peut aider à juger avec mesure les contradictions de l'homme public et la recherche, plus ou moins désespérée, chez certains auteurs d'un prince idéal qui soit le garant de leur désir d'harmonie et de fusion dans l'univers. Caligula, Néron ou Domitien sont en effet les victimes d'un procès instruit par une élite soucieuse d'un régime favorable à ses intérêts et qui incarne au mieux son interprétation d'un passé nécessairement conjugué au présent. Tacite et Pline le Jeune sont à la croisée de ces illusions, entre des stoïciens condamnés au suicide, Sénèque, Thréase Paetus, et d'autres stoïciens réussissant à instiller de la philosophie dans le droit, comme Ulpien. Ils formulent des vœux pour une *Roma Aeterna* qui doit s'incarner dans le pouvoir d'un *princeps* vertueux, dans sa vie privée comme dans sa vie publique. À leur suite, Marc Aurèle conjugue exercices spirituels et combats sur le *limes*, Gallien s'initie au néoplatonisme et tente de sauver l'empire assiégé, Julien joue une dernière fois à l'empereur philosophe, mais les temps sont désormais chrétiens, même si l'héritage est assumé, c'est au prix d'une porte qui se referme sur une tentative toujours fragile de fusion sociale et religieuse en un cosmos en harmonie.

Université Charles de Gaulle-Lille 3

Stéphane BENOIST

²⁵ Je renvoie aux pages stimulantes de P. VEYNE, *L'empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, « Qu'était-ce qu'un empereur romain ? », p. 15-76, pour une lecture qui s'éloigne en partie de ma conception du pouvoir impérial.